

Où loge Papineau? De la rue au Cap Bonsecours

Yvan Fortier

Numéro 37, printemps 1994

Des lieux chargés d'histoire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8589ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortier, Y. (1994). Où loge Papineau? De la rue au Cap Bonsecours. *Cap-aux-Diamants*, (37), 52–56.



Louis-Joseph Papineau, vers 1843. Lithographie de Maurin. (Archives du Château Montebello).



Où loge Papineau? De la rue au Cap Bonsecours

Les demeures de ce grand homme reflètent le passage de sa vie publique à une existence beaucoup plus intérieure. Leur aménagement, où chaque détail a été soigneusement pensé, révèle l'intelligence du «maître de céans».

par Yvan Fortier

LOUIS-JOSEPH PAPINEAU NAQUIT À MONTRÉAL EN 1786; sa mort survint à Montebello le 23 septembre 1871. Il fut un homme politique de premier plan, entre 1815 et 1837. Il préconisa la création d'une république bas-canadienne. Cela se traduisit en un conflit armé opposant les forces gouvernementales et les Patriotes dans ce que l'on évoque comme la Rébellion de 1837-1838. Le sculpteur Philippe Hébert réalisa, en 1887, une statue du Papineau des 92 Résolutions présentées en 1834. Le socle portait gravée cette inscription de Louis Fréchette, ultime hommage

au héraut d'une nationalité: «Il fut toute une époque, et longtemps notre race n'eut que sa voix pour glaive et son corps pour cuirasse».

La maison de la rue Bonsecours

À Montréal, Louis-Joseph Papineau possédait une maison en pierre sise sur la rue Bonsecours. Le terrain en avait été acheté par son grand-père en 1748. Celui-ci y avait fait construire une annexe en pierre à une maison en bois. À la suite de la vente de cette propriété, le nouvel acquéreur, le colonel John Campbell, fit démolir la maison en bois. En 1785, il mandata le maçon et entrepreneur Jean-Baptiste Cérat dit Coquillard pour construire une nouvelle maison en pierre, cette fois, et à deux étages, donc comportant un rez-de-chaussée et un étage proprement dit, auxquels s'ajoutait l'étage de comble. Le père de Louis-Joseph Papineau acquit le tout en 1809 pour le céder à son fils cinq ans plus tard.

En 1831-1832, Papineau rénova sa maison, l'allongea de manière à intégrer un passage couvert

La maison de la rue Bonsecours à Montréal. Le parement en bois qui couvre la hauteur du carré remonte à 1785. (Archives de Parcs Canada).

à un bout et déplaça la porte d'entrée à l'opposé, soit à l'extrême droite de la façade. Cette dernière affichait alors maintes traces de travaux, ainsi qu'une certaine disparité des matériaux: la nouvelle allonge était en brique et quelques rangs de maçonnerie grossière avaient été mis au jour, à la suite d'une intervention municipale d'abaissement du niveau de la rue. Pour dissimuler l'émergence des fondations, Papineau fit placer dans le bas quelques rangs de pierre piquée. Finalement, pour donner une nouvelle unité à la façade, on en recouvrit les deux étages d'un parement en bois imitant la pierre de taille. La maison se trouva «habillée», du côté de la rue, d'une toilette néo-classique où apparaissait un fractionnement bipartite. Au rez-de-chaussée, le parement à bossages à angle suggérait un soulèvement sous le bel étage, le «piano nobile», où le parement en bois évoquait des pierres de taille à joints maigres.

Le recours au parement ligneux simulant la pierre n'était pas alors un cas isolé. Qu'il suffise de mentionner la façade de la maison du marchand François Durette, construite à Québec en 1826-1828, ou celle d'Allison Davie, à Lévis, qui fut érigée en 1832 et dont le rez-de-chaussée surélevé était recouvert d'un tel parement en bois. Le procédé du parement à faux appareil est évidemment ancien: la porte Frédéric, construite pour la forteresse de Louisbourg en 1742, est une illustration saisissante de cette façon de faire. Les colonies anglaises utilisèrent également le procédé dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Papineau conçut l'arrangement spatial intérieur. Sa bibliothèque occuperait une bonne part du rez-de-chaussée. Un vestibule se développant sur deux étages logerait l'escalier principal, ainsi qu'un balcon intérieur surplombant la porte d'entrée. Le balcon communiquerait à son tour avec une antichambre donnant sur le grand salon contigu. Toutes ces pièces aux portes percées en enfilade seraient un rappel des intérieurs à la française. Le répertoire néo-classique apparaissait dans maints éléments menuisés. C'était le cas des chambranles de porte ou de fenêtre ornés de patères tournées en l'air, ou associés à un bloc angulaire sculpté d'un double quatre-feuilles, à moins que ces blocs ne soient rehaussés d'une tête de lion dont la filiation avec le style néo-grec est évidente. Incidemment, le motif de la tête de lion réapparaîtrait, deux décennies plus tard, dans la seconde demeure de Papineau, le manoir de Monte-Bello (graphie originale du toponyme).

De nos jours, cette maison a retrouvé le gabarit du toit qui existait à l'époque de Papineau. Cela provient de travaux de restauration réalisés au cours des années 1960, alors qu'on fit disparaître une addition fort délabrée, soit les deux étages en brique dont on avait haussé la maison vers 1875.

Rappelons qu'à la veille de la rébellion, la maison montréalaise de Papineau fut l'objet d'attaques de la part de manifestants du Doric Club, notamment en novembre 1837, comme le fils aîné de Papineau en a laissé le récit: «Ils [...] commen-



Le vestibule et son balcon intérieur. Croquis de Roswell Corse Lyman, vers 1886. (Coll. Eric McLean).



Le manoir à l'angle sud-ouest, vers 1885. Au premier plan se dresse la petite tour des latrines reliée à la tour octogonale de l'escalier à vis. À l'extrême gauche: la tour carrée de la bibliothèque. Photo: J.G. Parks, Montréal. (Archives du Château Montebello).

La tour de l'escalier après la modification de la toiture en 1894. Alors que les murs du manoir et de la bibliothèque restent à pierre apparente, le parement de la tour est lambrissé de madriers verticaux. Photographie prise vers 1920. (Archives nationales du Canada).



La salle à manger décorée pour une fête, probablement pour marquer l'anniversaire de la naissance de Louis-Joseph Papineau. Photo: J.G. Parks, Montréal, vers 1886. (Archives du Château Montebello).

cèrent à briser les vitres [...] Papa conservait le plus grand sang-froid, ne disait rien et marchait de long-large dans la salle à manger. Maman, les filles et les enfants étaient dans la cuisine, en pleurs et en prières [...] Au rez-de-chaussée, qu'occupait la bibliothèque, il ne restait ni vitres, ni châssis, ni jalousies. On boucha pour la nuit les ouvertures avec des contre-vents (sic) et des planches [...]». Ce fut bientôt l'exil, d'abord aux États-Unis, puis en France: un exil qui allait se prolonger jusqu'en 1845.

Le manoir du cap Bonsecours

Montebello: municipalité québécoise située à près de 120 kilomètres de Montréal, en direction du nord-ouest, sur la rive gauche de l'Outaouais, et à quelque 80 kilomètres de la ville de Hull. Le village est avantageusement connu: on lui associe le souvenir toujours vivace de Louis-Joseph Papineau et l'hôtel Château Montebello, la plus importante structure en bois rond au monde, y est au cœur d'une infrastructure de

villégiature depuis 1930. Le tout a été établi à même l'ancien domaine dévolu en propre à Louis-Joseph Papineau, le seigneur de la Petite-Nation.

La seigneurie de la Petite-Nation appartenait à Papineau depuis 1817, mais celui-ci n'avait pu y consacrer ses énergies, à cause de sa carrière politique. La vie politique l'avait habité tout entier jusqu'à lui conférer une sorte de royauté populaire. Aussi, l'échec de la rébellion dut lui être plus amer qu'à quiconque, comme le donne à entendre ce désolant constat daté de 1843: «Le présent est trop triste en Canada. Le passé de nos pères fut meilleur, celui de mes enfants je l'espère sera meilleur encore, mais moi je suis venu aux mauvais jours». Ayant joué de malchance en un moment crucial de son action politique, Papineau voulut faire un succès de sa vie de seigneur. Deux ans avant la fin de son exil, on le voit penser à la Petite-Nation: «Si j'étais en Canada mon inclination, voire même ma détermination serait bien d'aller à la Seigneurie».

Papineau manifesta à plusieurs reprises, dans sa correspondance, son besoin viscéral d'un bel environnement. Cela, il n'avait pu le trouver sur la rue Bonsecours où tout était trop exigü à cause du contexte urbain. À Monte-Bello, il créerait un remarquable domaine ouvrant de larges perspectives sur «une rivière belle comme le Rhône» se plaisait-il à dire. L'établissement qu'il y ferait serait à la fois grandiose et austère. Son manoir serait grand, mais Papineau justifiait son plan de deux façons, l'une ingénieuse, l'autre ingénue. La première se trouve dans une lettre du 18 octobre 1849: «C'est peut-être un peu trop grand quand il faudra tout remplir, vitrer, peindre, tendre et meubler, mais on le peut faire avec moins de luxe qu'à la ville. On peut se loger compactement dans une grande maison, on ne peut le faire largement dans une petite». Une autre explication se trouve dans une lettre du 10 janvier 1855: «Ma femme avait toujours abhorré l'idée de vivre à la campagne, et pour tâcher de surmonter ses répugnances, je songeais à un établissement plus beau qu'il n'était strictement nécessaire de le faire». Il semble que ce soit un malheureux concours de circonstances qui ait arraché le consentement de madame Papineau d'aller vivre à Monte-Bello. L'un de ses fils, Lactance, avait souffert de troubles mentaux «et ce fut un des motifs, [écrit encore Papineau], de venir demeurer à la campagne, que d'y cacher son malheur et notre douleur».

La construction

Louis-Joseph Papineau fit édifier son manoir, pour l'essentiel, de 1848 à 1850, concurrentement à l'aménagement paysager auquel il donnait alors forme. Le manoir allait occuper le point culminant du cap Bonsecours et la façade sud, don-

nant sur l'Outaouais, serait cantonnée par deux tours sur l'angle, même si Papineau en eut souhaité jusqu'à quatre pour délimiter un carré en pierre de forte dimension: 21,13 m sur 14,72 m. L'édifice aurait trois niveaux d'occupation sous l'étage des combles... Voilà bien une vaste demeure dont son fils Lactance imagina justement qu'elle aurait pu servir de mémorial familial tant par son programme iconographique que par la destination de ses pièces. Louis-Joseph eut certes à refroidir les ardeurs de son fils et sans doute, aussi, les siennes; tout cela, vraisemblablement, pour des raisons de gestion économique.

Même s'il n'était pas le château initialement rêvé, le manoir n'en avait pas moins les traits d'une grande demeure lorsque la famille s'y établit en novembre 1850. À un étage en soubassement, faiblement engagé dans le sol, où se trouvaient la cuisine, les quartiers des domestiques et des espaces d'entreposage des aliments, était superposé un rez-de-chaussée surélevé contenant les pièces d'apparat que sont la salle à manger, le salon et le vaste vestibule, en plus de quelques chambres. Au-delà, s'élevait l'étage carré presque entièrement dévolu aux chambres si ce n'est d'une pièce que l'on voulait faire servir de bibliothèque. Un trait particulier du manoir tenait au fait que son escalier était logé dans une des tours sur l'angle; l'escalier tournant à droite était suspendu au mur de cage de la tour et son mouvement hélicoïdal reliait les quatre niveaux de la grande demeure. Au dehors, s'étendait une galerie de plain-pied avec le rez-de-chaussée surélevé. Le débordement de l'avant-toit au-delà du mur de la façade du nord et des murs de croupe de l'est et de l'ouest protégeait cette galerie. L'esquisse de ce manoir demeurerait incomplète si l'on ne précisait qu'une petite tour, elle aussi octogonale, abritait les latrines auxquelles on accédait, par un passage aérien couvert, depuis la tour sur l'angle de l'ouest, celle de l'escalier.

Quelques aménagements

Quelques ajouts viendraient compléter la physionomie du manoir. En façade sud, sans doute à compter de 1852, une serre engloberait la rangée des fenêtres du soubassement derrière le vitrage de son parement et de son versant incliné. L'ajout le plus important fut, en 1856, celui d'une tour carrée qui serait connue sous le nom de «bibliothèque». Papineau voulait la faire construire «à l'abri du feu pour mettre à couvert de ce risque mes chers livres et le grand nombre de contrats et de papiers, à la conservation desquels tant de familles peuvent être intéressées dans la seigneurie». La bibliothèque est aujourd'hui coiffée d'un toit en pavillon qui lui vient d'une modification qu'Amédée Papineau fit réaliser en 1880. Auparavant, la partie supérieure

de la tour avait la forme d'un parapet crénelé émergeant au-dessus d'un auvent et dissimulant au regard la toiture surbaissée, première manière. Ce détail architectural qui nous introduit à la recherche de l'effet pittoresque de l'époque Regency, où l'éclectisme est de bon aloi, rappelle que Papineau s'était interrogé sur l'allure générale de son manoir. Le sommet du carré ainsi que le couronnement des tours allaient-ils être crénelés suivant une tangente néo-gothique? On sait la voie qu'il choisit fina-



Le portail d'entrée du domaine avec en arrière-plan la maison du jardinier. Vers 1915. (Archives nationales du Canada).

lement, mais le rendu initial de sa «chère» bibliothèque gardait vivace le souvenir des premières réflexions sur le programme architectural de sa maison. Par-delà les années, en 1881, soit dix ans après la mort de Louis-Joseph Papineau, un dernier ajout vint compléter l'allure extérieure du manoir en direction de l'est: ce fut un salon hors-œuvre avec une serre sous-jacente. La silhouette définitive du manoir serait arrêtée à la suite de l'incendie partiel de la tour de l'escalier, le 29 mars 1892: on reconstruisit la toiture dans l'esprit du style alors en vogue, le néo-Queen Anne.

Le manoir traduisait une recherche de pittoresque. Cela était tangible, notamment, dans le fait de l'implantation de l'édifice au sommet d'une éminence commandant une vue imprenable. Les Papineau étaient les premiers conscients du caractère pittoresque de leur demeure. Amédée, le fils aîné, écrit que l'édifice avait l'allure d'un manoir normand, côté rivière, tandis que le reste du volume évoquait une demeure d'esprit Regency, comme il s'en trouvait

aux États-Unis. Amédée concluait: «Les deux tours qui deviennent alors indispensables serviront de transition et de lieux à deux façades si différentes et si tranchées». Toujours dans l'esprit pittoresque, le manoir conservait la tonalité grise de la pierre de ses murs, tandis que les tours à structure de bois portaient un crépi imitant la pierre de taille. La toiture octogonale des tours était en bardeau de bois peint en gris, à l'instar de la toiture à quatre versants du carré principal, laquelle reçut ultérieurement un recouvrement

familial construit l'année précédente. C'était un vaste cabinet de curiosités où les souvenirs de voyage voisinaient des reliques familiales, où une armure japonaise ancienne côtoyait une huile à thématique religieuse.

Les dépendances

Le domaine dans son ensemble comprenait plusieurs édifices. Il y avait une chapelle funéraire en pierre édifée en 1853-1854 d'après le vocabulaire néo-gothique. Le même style inspira la construction de la maison du jardinier en 1855, un édifice tout en brique. On peut en dire autant de la «grainerie» dont un des pignons est surmonté d'un pigeonnier. Sa construction remontait à 1855, mais un incendie le ravagea et l'on procéda à une reconstruction en 1860. C'est à l'étage de cet édifice que Napoléon Bourassa, le gendre de Louis-Joseph Papineau, avait installé son atelier de peinture. Le plafond à pans conserve encore des fresques exécutées par Bourassa. Au sud du manoir, s'élevait une construction largement vitrée qui servit peut-être de pavillon de bain avant d'être connu comme pavillon de thé au début du ^{xx}e siècle. En outre, on trouvait plusieurs bâtiments de type agricole: une grange, une étable jumelée à une écurie, une porcherie, un poulailler, une remise pour les voitures jouxtant une glacière, et une remise pour le bois. Tout cela, c'était sans tenir compte d'un abri pour un élevage de chevreuils et d'une cabane à sucre.



La façade nord du manoir, vers 1929. Vers la gauche se profile le salon hors-cœuvre de 1881; à l'opposé on voit la tour carrée de la bibliothèque. À l'extrême droite: la façade du musée familial édifé en 1880. (Archives nationales du Canada).

en ardoise. Encore dans la poursuite du pittoresque, on avait doté le toit du manoir d'une terrasse faîtière ceinturée d'une balustrade.

Le mobilier

À l'époque de Louis-Joseph Papineau, les vastes espaces du manoir étaient meublés selon un répertoire Empire et néo-rococo. Après sa mort, on ajouta maintes autres pièces issues des styles Chippendale, néo-Queen Anne, néo-Renaissance, Eastlake, etc. À cet égard, il convient de souligner que c'est à compter de 1880, moment où Amédée Papineau fit sa résidence permanente du manoir, que le mobilier connut une croissance numérique importante. On mit alors les intérieurs au goût du jour et le vestibule, par exemple, perdit ses anciens canapés au profit de divans, alors que des portières furent pendues aux chambranles des baies de porte, le tout dans un goût marqué pour le «mauresque». Cela se retrouvait aussi dans le nouveau salon qu'on ajouta, en 1881, au mur de l'extrémité est du manoir: certains sièges, dont une borne circulaire, y étaient recouverts en maroquin.

L'année 1881 fut d'ailleurs une année faste, puisqu'on procéda alors à l'ameublement d'un musée

Le milieu physique du domaine présentait un aménagement diversifié allant de la prairie cultivée au jardin potager en passant par les entrelacs des sentiers qui environnaient le cap Bonsecours. Une partie du couvert végétal avait été laissée à l'état de nature; pour le reste, Papineau avait fait planter nombre d'arbres fruitiers et d'arbustes, ainsi que des fleurs. Cet aménagement paysager était renommé et était la cible de groupes de visiteurs. Papineau pouvait écrire au sujet de son domaine: «J'ai été l'architecte, le dessinateur des vergers et jardin, le défricheur du terrain. J'ai eu pendant trois étés entiers au-delà de cinquante travailleurs de tous métiers à diriger». Monte-Bello était devenu, pour cet homme jadis si mêlé à la chose publique, un havre de tranquillité à l'égard duquel il nous livre le fond de sa pensée dans une lettre du 29 mai 1847: «Cette nature grandiose m'intéresse toujours vivement, c'est la société qui ne m'intéresse plus comme elle le faisait. Sous ce rapport, je suis centenaire; sous le port de l'amour de la famille, et de l'étude, et de beaux paysages, j'ai jeté l'ancre à 30 ans et n'ai pas dérapé depuis». ♦

Yvan Fortier est ethnologue, Parcs Canada, Québec.